

J. J. Mais devrions le - 1^{er} Mai, 1893. 1.
prendre notu p^{ro}jo^{is}
de lire par lettres: en aucun cas, de la langue. et trait-
ant piquant et nouveau.

Cher Monsieur,
J'ai lu avec le plus grand plaisir votre
lettre, comme je lis tout ce qui sort de votre
excellente plume. Je me suis rappelé combien
quelques unes de ces lettres avaient intéressé
mon beau père, à qui j'en avais donné
lecture. Je n'ai pas encore reçu le Idoles,
ce livre tant attendu et déjà célèbre. S'il
n'est pas encore sur ma table, cela tient
à ce que j'ai voulu vous répondre tout de

suite. Je n'ai vraiment pas de temps à perdre.
Je suis très en retard avec vous. Et d'abord, vous
avez gâté mes enfants et j'en suis seule-
ment pas remercié. C'était au commencement de
l'hiver! Ensuite, j'en ai envoyé tout récem-
ment mon gros bouquin d'Et. de phil. n. g., sans
vous en annoncer l'envoi par un petit mot, ce qui
eût été de cent. Si ce propos, vous ne me dites pas
l'avez reçu, je suis quelque peu inquiet de
notre silence sur ce point. Je crains qu'il ne se soit
égaré. Je vous ai dernièrement aussi adressé un
numéro du Figaro, contenant une interview,
révisé bien entendu de ma main. J'y tiens beau-
coup. Ça toujours été une de mes surprises de voir
chez mon beau-père, à côté de tant d'aisance, un
soin aussi méticuleux de la forme, un travail
aussi acharné, comme si véritablement il avait
toujours été un débutant.

Ne vous inquiétez pas beaucoup, en re-
vanche, de ce que peuvent bien dire les
entrevues et les interviewés du "ABC". Je
conviens que ces enfants se révoltent un
peu contre leur père. Aussi que pensez
vous qui ne reste à faire? Il est évident qu'il
faut les punir, comme il convient à leur
âge, en les mettant dans le coin. Par trou-
re' un coin sûr. Je vais leur faire un petit
article ou deux, où il ne sera facile d'avoir
raison d'eux. J'entends que l'article par-
raîtra ici, car, en parlant de Palamas
dans le Figaro et en le mettant au dessus
d'About - c'est ma conviction encore qui
concerne son Pall Mall - si n'est pas moi l'en-

gagement idem de trouver bien tout ce qui se
fait à Athènes ni même de donner à Mrody l'avan-
tage sur Huret. Ce petit là aura sur les doigts. Il
oublie que je suis aussi journaliste. Je vous avoue même
qu'en ma qualité de journaliste parisien si j'étais un
humble de me laisser ainsi rouler par un folle-entendre
qui n'est seulement perdigne d'occire aux pieds de
l'Acropole. Voyez vous, c'est par la vanité qu'il faut
prendre le grec. Vous êtes sûr de lui faire la blessure la
plus vive. AKAKHMA une petite fibune qu'il s'agit de
mettre à nu. C'est comme chez le dentiste. Secouez le
nerf et puis appuyez dans la pointe d'acier de la
plume. Le patient hurle et je surs que j'ai hurlé.
Car - il faut avoir le courage de se défendre - je vous avoue
que je suis fort méchant. J'ai même plaisir à l'être. Ce n'est
pas pour moi, je vous assure. Ça m'est bien égal ! C'est pour
la jouissance toute impersonnelle et désintéressée de nous
venger un peu tous de la bêtise humaine. On disait à Ste-
phal : Mais ce n'est pas de la faute de X, s'il est bête.
Il répondait invariablement. Il n'en sait rien. - Il sur de son avis.
C'est toujours la faute des gens. On n'est pas bête, quand on ne veut
pas l'être.

3

Le voici donc, ce beau volume, dont
je me promets tant de jouissances. Gotti-
mi m'avait engagé à en rendre compte
dans la *Éclair* et j'ai accepté avec
plaisir. Je vous consacrerai donc un long
article, dont je vous demande toute fois
la permission de retarder de quelques
temps encore la publication. J'ai ici quelques
engagements assez pressants à remplir. Et
d'abord des épreuves à corriger, qui m'ar-
rivent en masse. Je publie un roman
chez Leroy, ou plutôt une nouvelle assez
développée, d'environ 22 pp. Dans le même

volume, vous retrouverez Talouse. Je vous enverrai
le livre aussitôt par.


Mais ce n'est pas de cela que je veux ici vous
parler. Vous reconnaissez l'auteur à ce détail: j'ai
tout de suite couru à la p. 388 - au lieu de com-
mencer par le commencement!... Ah! cher monsieur,
que je suis peu d'accord avec vous, dans ce que vous
dites à cette seule page! Je diffère d'avis avec vous
hélas! totalement, non pas seulement en ce qui
touche les critiques que vous me faites, ^{mais} surtout
à cause des idées générales, à cause des fonds de théorie
que ces critiques supposent. Vous avez cependant
l'esprit joliment large et meublé, ce qui est tout
un. Les connaissances que vous avez d'autres littérateurs
étendent singulièrement le cercle de vos rapprochements,
et, par conséquent, des principes d'art, qui sont devenus
ailleurs de monnaie courante, ne vous demeurent pas étran-
gers. Voyez cependant ici - oui, permettez moi de vous le

dire avec tout le respect que j'ai de ^{4.}
votre beau talent - voyez ici comme vous
vous trompez! Vous dites que mes phrases
n'excèdent jamais trois lignes. Cela d'abord
est matériellement inexact. Veuillez
vous reporter à la 'Folia', 1891, p. ~~216~~ 211:
vous y trouverez une phrase de 34 lignes!
J'en ai d'ailleurs quelque chose pour la rendre fran-
çaise, et il a fallu la raccourcir en quatre ou
cinq francs. on ne dira plus après cela que
le français cultive la période plus que le grec.
Mais l'air nous est. Quand même ce serait,
quand même je n'aurais fait tout que
des phrases d'une ligne, au nom de quel prin-
cipe supérieur en damnez-vous les phrases

courtes et voyez vous dans l'usage de phrases
courtes la preuve de l'insuffisance de la
langue? Est-ce que partout aujourd'hui
la phrase courte n'a pas remplacé la phrase
longue? Est-ce que cela n'est pas dans l'esprit
même de notre temps, et, au point de vue des
sciences de l'art, est-ce que cela n'est pas
meilleur? Enfin, ce qui tranche tout, est-ce que
ces phrases courtes ne sont pas aussi dans le
génie de notre langue et ne la préfèrent-elles
aux plus longues, dont, si le répète, elle n'est nulli-
ment incapable? Mais comment n'avez vous pas été
frappé, de milliers de fois, de la gaucherie, du
filandreux des longues périodes de la XXe siècle,
qui trahit précisément par là son impuissance
d'une part à s'approcher de la langue ancienne,
d'autre part à rendre la pensée moderne? — 2.° Voyez
avec l'air de ne faire un grief de la langue qui

m'a coulé du front à écrire le T. II. B.
Oh! vraiment, et ce que s'en va? J'en-
rais trop beau jeu à vous répondre. Et
d'abord, je vous citerai votre propre
exemple. Mais laissez vous. Ce n'est
nullement pour vous en blâmer. C'est
pour vous en louer hautement. Pourquoi
donc? Faut-il vous rappeler les exemples
ressanés et clarifiés, celui d'Isocrate?
Sans aller si loin, égales vous donc que
Flaubert s'est fait, point à point
très à suer sur chaque mot, et cela
avec une langue toute soignée, et
ce qui est plus extraordinaire encore, dans

les mêmes conditions et pour les mêmes raisons
que nous? Oui, car, l'exclusion que nous prati-
quons, nous, à l'égard des formes grammaticales
dont nous ne voulons pas, lui, il se voyait obligé
de la pratiquer à l'égard des mots dont son
esthétique condamnerait l'emploi. Malédiction
sur l'artiste qui ne s'en fait pas! Celui-là, qu'il
s'en aille renouveler des bottines, pour apprendre
ce que c'est que le succès. Ne vous parlai-je pas
tout à l'heure de mon beau feu? En vérité, il
ne peut invoquer un plus grand exemple. —
3. Vous me dites que mon style est plutôt une
série de petits poèmes, pleins de lyrique et. et.
Non, si vous aimez, je n'arrive plus à vos devoirs.
D'abord, ceci touche le style, c. à d. l'âme
de l'écrivain: vous ne pouvez donc en tirer
aucune conclusion définitive ou formelle

en ce qui concerne la langue. Il
ne s'agit pas ici des mots en eux-mêmes,
mais de la façon dont ils sont agencés, et
ce rythme n'est autre qu'un mouvement
purement psychique et personnel. C'est
la particularité d'un d'écriture, votre
tout.  Ignorez vous donc
les beaux travaux de Blau sur po-
ésie et ne vous rappelez vous pas que
chez les poètes la disposition des longas et
des brèves constitue une musique
propre et que précisément elle eue

de ces stériles nos présente un petit poème? Il
n'en finit pas sur cette matière. En ce qui
général on peut dire 1^o qu'une prose non rythmée
= qui n'a pas son rythme à elle, leuste ou non,
est une impossibilité, attendre justement que
tout écrivain a son air et que dans ça il
n'est bon qu'à garder des cochons; 2^o que la
prose, si elle mérite son nom, ne doit pas confondre
son rythme avec celui de la poésie. Condition sine qua non.
Maintenant, faut-il
faire défiler devant nous les grands écrivains de
ce siècle qui ont, nos pourvus le dit, fourni
à nouveau la prose française, ~~par~~ en y
introduisant un rythme et une mesure,
une prose propre! Chateaubriand et Rousseau
n'ont pas fait autre chose, mais ce Flaubert

que si vous citiez tout à l'heure n'a
rait pas d'autre souci. Il aurait pu
des jours à chercher un adjectif
qui finit musicalement une période.
Il trouve alternativement et cette
trouvaille, nous dit-il, fut une des
plus grandes joies de sa vie. Je crois donc
que ce souci est un principe d'art
qui s'applique. Pour ce qui ne regarde
ma prose en français n'est pas moins
poétique; mais si vous avouez que

rien n'a pu être la conclusion que ma langue
était iniprostiquable. au contraire, c'est ce qui m'a
relevé dans un style. Que diriez-vous un instant
nant, si je vous dirais qu'en grec je suis les
plus semblables qu'en français, que si n'est-ce
donne rien au hasard, et que, suivant le sens
qu'elle exprime, je se termine par vidiffillement
ou par du un oxyton, un prooxyton, ou un
propoxyton? oui, tout cela, j'ai bien l'achèvement,
m'a beaucoup coûté de peine. Mais si c'est que
sur le principe même de cette harmonie, sur les
règles mécaniques à suivre, il y aurait une
soute de chose à dire que j'ai toujours été
faute d'exposer, mais qui est difficile d'expli-
quer, d'indiquer même dans une lettre. — Enfin,
je vous trouve souverainement injuste pour

nos vulgaristes. Vous dites qu'on
tient les comptes sur les doigts de la
main d'un marchand. Oh bien, oui?
Que prétendez vous donc qu'il y ait? Vous
en voulez plus? attendez. Pour qu'on ne
passe le nombre on tient des vultures
acquies. Il y a quelques années, il n'y
avait personne à ce propos, permettez moi
de vous faire observer que ni Vilares
ni Tolmos ne se sont servis de la 2^e -
journée d'après l'org. C'est ce qui est d'importance
pour A + B. Je ne vous cacherais pas non

plus pour finir que je proteste au lieu d'ami
dans mon orgueil d'artiste. Car, enfin, la langue
n'est bel et bien. Mais dans le T&S, et dans Zoude
il y a autre chose. Je vois que il s'y trouve de
l'art qui ne compte pas les rues. Ah, ce n'est
pas rien. Que cela ne soit dit ici, c'est
indifférent. Il ne m'en parle nullement. Les
témoignages ont abondé, elle est vraie. Mais j'en ai
un qui ne m'est pas indifférent: c'est le mien
propre. Je sais ~~ce~~ que j'y ai mis et je le crois
nullement de le dire.

J'ai bien peur que sur la question gênante
nous ne soyons pas d'accord. J'en
suis sûr. Ce serait désastreux, mais non! Il ne
s'agit pas de se soumettre à l'opinion de vos sœurs
qu'elle se trouve exprimée dans le fragment
de votre œuvre que j'ai mis dans le "Boer".

Dois-je tout vous dire? Kontos me
paraît plutôt dans le vrai. Tendre à
rapprocher la langue écrite de la langue
parlée, c'est proprement amener le
trouble grammatical dans le deux
systèmes grammaticaux, et de la
suite de lois phonétiques, avec
que la loi de l'astronomie. Il souhaite
de changer d'avis et c'est ce que
je vous dirai une fois que j'aurai lu
votre grand ouvrage, comme il mérite
d'être lu et médité. En somme, cher
Monsieur, voici mon impression et si vous

le donne en toute liberté! J'ai dit jadis
à propos de mon frère Jean qu'il avait tout
ou rien. Un riche qui n'avait pas pour le moins
un million ne lui paraissait pas mériter ce
nom. Mais répondez! disait-il. C'est là un
noble instinct de la race et qui trouve en même
temps deux choses: son goût de grandeur et
son esprit empirique. Sans les pays à longue
histoire, où l'on sait ce que le riche a tout
genre, coutume & qualité, où il y a des couronnes
riches, on ne fait pas si de deux mille francs
de rente, cela, pour un jeune homme, constitué
dans la meilleure société un parti fort
présentable, et, si vos transports et vœux
devent en matière littéraire, vos vœux
qu'un journaliste qui a une idée nouvelle
et un homme fort coté quand il en a deux,

il arrive à l'Académie tout droit.
en bien! laissez moi vos le dire: vous^{10.}
me paraissez vous-même tout à fait
grec. Il vous faut tout et les petits
riches acquises et vous sont de
rien. Le grec moderne ne s'écrivait
pas il y a quelque temps. Vous en
en deux cette langue un long livre
— le Tzidi, — un roman, et des
opuscules purement scientifiques où
l'usage de cette langue était di-
cussé comme possible dans les questions les plus

ardus. Depuis, vos yeux en de l'écrit au fol
sont est, Palanques et Argenti. Nos projets,
nous accumulons sur à peu. Et le veut bien: nous
n'avons eu en que quelques liards. Mais enfin,
ces liards existent. J'admets n'aurait pas été un
Bresil. Toujours est-il que j'ai au moins deux
mille liards de rente et que nos vents ont doublé.
C'est à ce moment que vos vœux nous faire le
amusement fort, pour arriver au million de
coup. C'est le air comme sent, et le esprit, mais
c'est peu pratique et ce n'est pas d'un œil qui
aime avant tout deux à constater la vé-
lité. Hors de la vérité, il n'y a point de salut.

Je forme en ce moment deux hommes
pour l'École d'Athènes. Si vos vœux leur
envoyer votre livre, j'aurais qui il sera en
de mains dignes. Leur nom: Fossey, et

Fournier. Leur adresse: 48, rue ^{11.}
d'Ulm. Envoyez un exemplaire
à H. Pernot, 2, rue Lamartine
Lyon. Il en parlera dans les
Etats grecs. ~~Επισημειωσις~~ ~~Κ.Κ.~~ ~~Μικραελιδου~~ ~~Ιωαννου~~
Bromley Avenue,
Liverpool, mérite un
exemplaire. Moi, qui ne
suis pas de votre côté comme vous —

et qui apprécie les gens qui n'ont que un
liard, quand il est bon à eux - si bonne
que monnaie d'air a beaucoup de talent.
Il me demandait jurement un exem-
plaire. J'ai me veut d'inter vous. Si
prendrai la liberté de vous le soumettre.
Pardonnez ce qui bouillotte. Oui, certain-
ment, vos amitiés à Athènes, nous
y parvenons tout présente. J'ai une
mission. Au moment là, j'en aurais
pas besoin de qui bouillotte. Il serait
bien le mieux, si vous aimez, de vous
aider le mieux vigoureusement.
Votre bien dévoué toujours
Jean P. Simon.